



La Feuille de philo



octobre 2026 n° 139

Rentrée en pétard

Le premier numéro de cette nouvelle année scolaire pour la Feuille de philo s'ouvre sur la brûlante actualité du mouvement de mobilisation dans l'Education nationale : mouvement lycéen aussi massif que soudain, qui rejoint pour beaucoup les revendications que portent les personnels depuis des années. Mais le monde est ainsi fait que les profs « grognent », alors que les jeunes gueulent... pardon, portent de la voix. Il y a aussi la question sensible de la confrontation avec la répression policière, de l'angoisse des parents, de l'effet d'aubaine pour des « casseurs » qui souhaitent surtout le chaos, ou encore de la récupération politique. Un mouvement lycéen n'est donc jamais facile, mais jamais anodin non plus.

C'est en tout cas l'occasion pour un organe de presse comme le nôtre d'inviter à la réflexion, à l'analyse, à la prise de recul, à l'interprétation : comment fonctionne un mouvement comme celui-ci ? Quels enjeux se posent ? Et surtout quel est le sens de tout cela ? Que dit ce mouvement de la jeunesse, de notre société, de l'époque ?

Quelques élèves de terminale proposent ici leurs réponses, leur éclairage, mais vous pouvez à votre tour leur emboîter le pas, pour leur répondre, ou pour creuser d'autres aspects, pour approfondir et exprimer votre pensée sur cette actualité. Car à la Feuille de philo, nous faisons le pari que penser est utile, et que la philosophie ne se limite pas à l'étude des textes passés (même s'ils sont parfois très importants!), pour autant que vivre en humain c'est aussi penser.

Dans la suite de nos pages, vous découvrirez encore d'autres sujets, d'autres questions, d'autres réflexions, qui là aussi, peut-être, vous donneront envie de réagir... n'hésitez pas !

André Delaperrière
Prof de philo au lycée du Granier



Dans les pages qui suivent...

- . le mouvement lycéen, analyses et réflexions
- . argent et bonheur
- . moi, moi, moi

Pour écrire à votre tour...

- Pour remettre vos textes: deux solutions:

1. Déposez votre texte dans le casier de M. Delaperrière. Si c'est possible, tapez-le à l'ordinateur (soignez l'orthographe et la présentation!) et sortez-le sur imprimante, dans la police et le format que vous souhaitez (les colonnes sont plus esthétiques), mais en caractères assez petits (9 ou 10 points, un peu plus pour le titre). Vous pouvez joindre un dessin, une illustration pour agrémenter.

2. Mieux, envoyez-moi votre texte en pièce jointe (modifiable) à l'adresse andre.delaperriere@ac-grenoble.fr

N'oubliez pas de donner un TITRE à votre article. Vous pouvez signer d'un pseudonyme (notez au moins votre classe), ou mieux de votre prénom (n'oubliez pas : une pensée libre est d'abord une pensée que l'on assume devant les autres!)

Rappel: tout le monde peut participer, c'est gratuit!

- Dessinateurs, dessinatrices, n'hésitez pas à nous montrer vos œuvres, pour agrémenter la page de couverture!

Bloquer pour être entendus ? Les lycéens et leurs libertés

Depuis la fin septembre, des centaines de lycées français ont leurs grilles fermées, encombrées de poubelles, de chaises, de pancartes. A plusieurs reprises, je suis arrivé devant mon lycée sans savoir si j'entrerais. Ces blocus nous obligent à nous poser une question qu'on évitait : de quelles libertés disposons-nous vraiment ?



Parce qu'on nous dit que ce n'est pas nouveau. C'est vrai. En 1968, des lycéens ont débattu et occupé leurs lycées (maintenant on les étudie). En 1986, étudiants et lycéens sont descendus dans la rue contre le projet Devaquet, qui a fini par être retiré, mais au prix d'une mort. En 1990, des lycéens ont obtenu un plan d'urgence pour leurs établissements. Alors, est-ce que ça marche ? L'histoire répond oui, parfois, mais pas gratuitement. Elle oublie volontiers les mouvements qui se sont essouffés sans rien obtenir, ceux dont personne ne parle dans les manuels.

Ce que réclament les lycéens aujourd'hui me paraît louable et juste : des classes moins chargées, des professeurs en nombre suffisant, des bâtiments où l'on n'étouffe pas dès les premières chaleurs, un avenir qui ne se joue pas sur Parcoursup, un avenir décidé par un algorithme.

Mais je ne peux pas non plus balayer l'autre côté. Il y a ceux qui voulaient simplement aller en cours, et le blocus leur retire ce choix. Il y a les violences, les interpellations, les blessés, qui ne devraient pas faire partie de l'apprentissage de la citoyenneté. Encore aujourd'hui, il y avait les forces de l'ordre. La dernière fois, des arrêts.

Le gouvernement parle de consultations et de demi-journées de dialogue. Ça me fait rire. Quelqu'un y croit pour de vrai ? 3000 profs qui tombent du ciel ? Nan, hein ?

C'est peut-être ça, la vraie question de cette rentrée : pas seulement qui a le droit de bloquer, si c'est notre devoir, mais pourquoi on en arrive là pour qu'on nous écoute ?

Quelles libertés pour les lycéens, alors ? Celle de parler, de nous réunir, de dire non. Celle d'étudier sans que personne ne nous en prive. Et celle, la plus fragile, d'être pris au sérieux sans devoir fermer une porte pour qu'on daigne l'ouvrir.

Je ne sais pas si ce mouvement fera date comme 1990 ou s'effacera comme tant d'autres. Je sais seulement qu'on n'a pas envie, à seize ans, d'être une page de manuel d'histoire (qui sera étudié par d'autres lycéens ?). On voudrait juste avoir été écoutés avant. Avant qu'il y ait un vrai drame comme en 86.

BERNARDON Alex TG4



Qu'est-ce que ce mouvement nous dit de la jeunesse ?

Les manifestations des lycéens nous montrent que la jeunesse veut faire entendre sa voix, mais surtout participer aux décisions qui concernent son avenir, pour le construire dans les meilleures conditions possibles.

La jeunesse se mobilise pour exprimer ses opinions, ses revendications, et principalement son désaccord et son mécontentement face aux décisions politiques ou/et aux problèmes de société.

Ce mouvement nous montre aussi que la jeunesse est consciente, et n'est donc pas indifférente à ce qui se passe autour d'elle. Alors grâce à ce mouvement, les jeunes cherchent à défendre leurs idées, faire respecter leurs droits, mais, surtout ce mouvement sert à se faire davantage écouter par le ministre de l'éducation nationale. Les manifestations montrent que la génération z peut se rassembler et agir collectivement pour essayer de faire changer les choses. Même s'il y a parfois un décalage entre ses revendications faites passivement et les décisions prises par les responsables politiques qui sont faites de manière agressive.

Pour conclure, les manifestations lycéennes montrent une jeunesse soudée et engagée, qui souhaite être reconnue comme un véritable acteur de la société et qui veut participer à la construction de son avenir.

Melinda

Quelle(s) liberté(s) pour les lycéens ?

Aujourd'hui, les lycéens peuvent être amenés à se mobiliser pour défendre leurs idées et exprimer leur désaccord face à certaines décisions prises par leur pays. Mais on se pose la question : quelles sont les vraies libertés des lycéens et jusqu'où peuvent-ils aller pour se faire écouter ?

Tout d'abord, les lycéens sont des citoyens qui ont le droit d'avoir chacun leurs propres opinions. Il est vrai qu'ils sont encore jeunes, mais ils peuvent tout de même réussir à réfléchir à la société dans laquelle ils vivent et exprimer leur désaccord avec certaines décisions qui sont prises. La liberté d'expression permet aux lycéens de donner leur avis et de défendre les idées qui leur tiennent à cœur.

En ce moment, nous pouvons parler des manifestations qui se déroulent devant les lycées. Nous voyons des jeunes qui sont bouleversés par les décisions prises par l'Education nationale concernant leur éducation, et leur mode de travail et qui sont obligés de manifester pour se faire entendre. Les manifestations peuvent être un moyen de montrer qu'une situation ne convient pas à une partie de la population. C'est pour cela qu'il ne faut pas penser que les jeunes n'ont pas leur mot à dire simplement parce qu'ils sont encore au lycée. Ce sont des êtres tout à fait capables de réfléchir sur des sujets bien plus complexes qu'on ne le pense.

Cependant, il est évident qu'être libre ne signifie pas que l'on peut tout faire, il y a bien sûr des limites. Pour moi, il y a une différence entre vouloir manifester et vouloir tout casser. Il y a ceux qui sont prêts à défendre leurs idées et à se faire entendre, et il y a ceux qui sont prêts à "tout casser" parce qu'il y a un mouvement de foule. C'est tout à fait impensable que des jeunes comme les lycéens puissent être capables de brûler des camions de pompiers, de se confronter aux policiers ou bien de brûler des lycées. Il est bien de vouloir et de savoir comment défendre ses droits, mais il est tout à fait immoral de vouloir détruire ceux qui nous protègent chaque jour. Alors évidemment, on peut comprendre que certains jeunes soient en colère, mais cela ne veut pas dire que toutes les actions sont acceptables. Les libertés que nous possédons doivent respecter celles des autres ainsi que les règles qui nous permettent de vivre en société.

Enfin, je pense que les lycéens doivent pouvoir être écoutés davantage. Il est vrai qu'on demande souvent aux jeunes de respecter les règles et de bien préparer leur avenir sans vraiment qu'ils donnent leur avis. Mais maintenant, avec ces manifestations, on voit que ce sont des jeunes qui ont besoin d'être écoutés et qui ont besoin de choisir leur propre avenir, l'avenir qu'ils ont souhaité et pas celui qui est tout créé pour eux. Le dialogue entre les élèves et les adultes peut être compliqué, mais pour que le dialogue fonctionne, il faut que chacun écoute la parole de l'autre. Pour conclure, les lycéens ont des libertés qu'ils doivent pouvoir utiliser, notamment celle de pouvoir exprimer leur mécontentement. Cependant, ces libertés ont évidemment des limites.

Fiorio, Méline

NDLR : Derrière les propos de Méline, outre la question de la place de la jeunesse dans notre société, se dessine un vrai problème : à partir de quand devient-on majeur ? Majeur non pas au sens légal, mais majeur au sens de celui qui pense par lui-même. C'est ce sens par exemple que retient Kant dans son ouvrage *Qu'est-ce que les Lumières ?* Il y affirme qu'en réalité on peut rester « mineur » toute sa vie, en répétant les pensées des autres, par paresse et lâcheté. Mais penser par soi-même est-il simplement une question de courage ? C'est aussi à la société de mettre en place les conditions pour faire émerger chez chacun l'esprit critique et la pensée autonome. Par exemple à travers l'école, ou à travers une régulation des réseaux sociaux. Au Japon, les moins de 18 ans n'ont pas le droit de prendre part à des actions politiques, et regardent avec envie nos manifestations. Sachons apprécier cette (petite) marge de manœuvre et l'utiliser, comme dit Méline, à bon escient !

Suivre un mouvement collectif, est-ce abandonner sa part de souveraineté individuelle ?

D'une part, nous pouvons dire que suivre un mouvement collectif revient parfois à abandonner une part de sa souveraineté individuelle. En effet, nous pouvons chercher à nous conformer à l'opinion d'un groupe sans forcément réfléchir à nos propres idées. Nous finissons alors par adopter celles des autres plutôt que de nous forger notre propre opinion. Il y a donc une perte de l'esprit critique, puisque nous ne remettons plus en question les idées du groupe. Nous risquons ainsi de perdre notre capacité à exercer notre propre jugement et à prendre des décisions de manière autonome. Notre liberté individuelle est alors limitée, car nous laissons en quelque sorte le groupe penser et décider à notre place.

D'autre part, nous pouvons dire que le collectif peut également être un moyen d'exercer sa liberté individuelle. En effet, certains objectifs ne peuvent être atteints seul, comme défendre des droits, lutter contre les injustices ou protéger l'environnement. C'est pourquoi nous pouvons décider librement de rejoindre un mouvement collectif, car nous partageons ses idées et ses valeurs. De plus, les échanges avec les autres peuvent enrichir notre réflexion, nous permettre de découvrir de nouvelles idées et nous amener à remettre en question nos propres opinions. Cela ne signifie pas pour autant que nous sommes influencés au point de perdre notre libre arbitre. Ainsi, le collectif ne nous prive pas nécessairement de notre souveraineté individuelle il peut aussi nous permettre de l'exercer pleinement.

Nous pouvons donc conclure que tout dépend de la manière dont nous suivons un mouvement collectif. Il est important de savoir faire la part des choses, de conserver notre esprit critique et de ne pas nous laisser influencer aveuglément par le groupe. Ainsi, suivre un mouvement collectif ne signifie pas nécessairement renoncer à sa part de souveraineté individuelle, à condition de rester capable de penser par soi-même et de faire ses propres choix.

NDLR : Il est vrai que l'action collective est souvent plus efficace, mais qu'elle nécessite de mettre en parenthèses les divergences individuelles, le sens de la nuance, les doutes, bref la pensée critique. Pris dans un mouvement de foule, notre conscience est parfois abolie, l'enthousiasme ou la colère prennent le dessus, et peuvent même mener à des excès, des crimes. Et si discussion il peut y avoir, celle-ci ne va que dans un sens : difficile, face à des militants aux propos radicaux et unilatéraux, d'introduire une exigence de questionnement et d'objectivité. Entre la nécessité de l'action collective et le caractère individuel de la pensée, la corde est raide !

La violence est-elle toujours légitime ?

Les mouvements lycéens en ce moment s'accompagnent régulièrement de violence. Ainsi nous pouvons nous demander si la violence est toujours légitime.

Tout d'abord le mot légitime a plusieurs sens, il peut vouloir dire « qui est conforme au droit », ainsi selon la loi, la violence est punissable à différents degrés en fonction de sa forme.

Mais il peut aussi signifier ce qui est conforme à la raison, ici la légitimité est liée à la morale qui est propre à chacun, donc la légitimité d'une chose dépend du point de vue de la personne qui la juge.

Dans ces mouvements, la violence était bilatérale, du côté des lycéens, mais aussi de celui des forces de l'ordre. La légitimité de ces derniers pouvait provenir de la justice, en effet leur rôle est de faire respecter l'ordre, et ce souvent par la force. Du point de vue de la justice, si la violence est justifiée, elle est légitime. Cependant, pouvons-nous justifier la perte d'une main d'un jeune lycéen ? La légitimité de cette violence peut être légitime judiciairement mais pas forcément moralement.

La violence des lycéens n'est pas légitime judiciairement, il est interdit de détériorer des établissements, ou du matériel public. Néanmoins, elle peut l'être moralement, certaines personnes vont trouver que leurs revendications sont justifiées, et que la violence leur permet de mieux les réclamer. D'autres tout au contraire, vont penser que la violence n'est pas un bon moyen de défendre ses opinions.

Pourtant, sans violences, ces manifestations auraient-elles pris autant d'ampleur ? Les aurait-on écoutées ?

Pauline

NDLR : A partir de quand le gourdin du CRS devient l'expression d'une force personnelle et arbitraire ? On n'aimerait pas être CRS, ne serait-ce que pour ce dilemme. Comme disait Max Weber, l'État est l'institution qui revendique avec succès le monopole de la violence légitime. Autrement dit, dans un Etat, exception faite de la (très réglementée) légitime défense, vous renoncez à la violence. Ce sont les termes du contrat social, en quelque sorte. Et par réciprocité seul l'État a le droit d'exercer la violence. Mais alors ce n'est plus une violence arbitraire, puisqu'elle s'exerce au nom de l'intérêt général. Voilà, ça c'est pour la théorie. En pratique, il y a la question du gourdin du CRS. Ou de sa grenade lacrymogène, ou de son lanceur de balles de défense.



La violence est-elle nécessaire pour faire aboutir l'action collective ?

Dans un monde utopique il est vrai que la violence ne serait pas nécessaire, que pour faire entendre sa voix il suffirait de crier tous ensemble.

Alors j'aimerais vous dire que la violence ne résout rien et qu'il suffit d'être soudé pour réussir.

Mais l'histoire nous montre qu'aucune cause n'a abouti sans violence. Les médias ne s'occupent pas des mouvements pacifistes, ils ne veulent pas entendre les voix sans violence. Aurait-on entendu parler des mouvements lycéens sans leur violence... peut-être mais pas autant. La preuve, sur les centaines et centaines de lycées mobilisés on n'entend parler que de ceux qui ont abouti à la violence. Et encore contrairement à la police cette violence n'est que matérielle. Les mouvements pacifistes fonctionnent, mais s'effondrent dès lors l'usage de la violence par les opposants.

Alors je n'incite pas à la violence, loin de là, il faudrait peut-être songer à un système moins oppresseur pour écouter celles et ceux qui crient dans le vide face aux oreilles sourdes des médias. Ludivine

NDLR : Vrai et grave problème que pose ici Ludivine : quelle place, dans une démocratie, pour la contestation, la revendication, la dénonciation d'injustices ? Chaque pays a ses traditions. En France, tout semble converger vers la constitution d'un rapport de force entre les manifestants et les pouvoirs publics, qui tend toujours (menace, bluff, argument de négociation) à basculer vers la violence. Dans la démocratie athénienne, chaque citoyen avait la possibilité de dénoncer l'iniquité d'une loi : les représentants de la cité devaient l'écouter, et mettre en œuvre des solutions s'il avait démontré qu'il avait raison. Ne pourrait-on imaginer, dans une démocratie moderne, un protocole institutionnel pour intégrer les revendications, les plaintes, avec l'assurance d'un vrai traitement équitable, une sorte de contre-pouvoir à l'existence d'une classe politique qui finit par fonctionner en vase clos, loin du peuple, une démocratie sans demos ? Ce serait l'acceptation que la démocratie n'est pas le règne d'une majorité relative (c'est-à-dire une minorité), elle-même accaparée par une oligarchie (le pouvoir de quelques-uns), mais l'exigence d'écouter toutes les minorités et de les intégrer aux décisions communes. Mais, ouh là, c'est la révolution, ça !?

Voici maintenant quelques textes portant sur des questions plus intemporelles (puisque la philosophie navigue sous les auspices de l'éternité), d'autres viendront au prochain numéro, et peut-être les vôtres, qui sait... ? Bonne lecture !

L'argent rend-il vraiment heureux ?



L'argent est important dans notre vie, car il permet de satisfaire nos besoins. Avoir suffisamment d'argent peut donc nous apporter une certaine sécurité. Il permet aussi de réaliser des projets, de voyager et de faire certaines activités. L'argent contribue alors d'une certaine part au bonheur. Cependant, l'argent ne suffit pas toujours pour être heureux. Une personne riche peut malgré tout se sentir seule, malheureuse. Le bonheur dépend aussi de nos relations avec les autres. L'amitié, l'amour et la famille sont des choses qui ne s'achètent pas avec de l'argent. Donc, l'argent peut améliorer nos conditions de vie mais ne représente pas à lui seul la clé du bonheur.

Cléa

Je commencerai dans un premier temps à définir ce qu'est le bonheur. Le bonheur est pour moi un sentiment d'accomplissement, de bien être intérieur, ou encore un événement ou une personne capable de te procurer de la joie. Un rire est du bonheur, discuter avec des personnes que tu aimes est du bonheur, être en vacances est du bonheur, ... Mais bien sûr chacun a une vision du bonheur différente et ne l'atteint pas de la même manière. C'est donc pour cela que je dirai que oui ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur, ce sont les événements de notre vie qui le font. Cependant, je pense sincèrement que l'argent contribue fortement au bonheur. L'argent peut justement nous permettre de faire plein de choses, ou encore d'accéder à certains soins.

Je dirai finalement que le bonheur nous est offert par la nature, par des personnes, par notre existence elle même. Et que l'argent en prime peut aider certaines personnes à atteindre le bonheur comme il peut faire souffrir. Comme tout dans le monde c'est bien mais il faut trouver le juste milieu. Car quand nous n'avons pas assez d'argent pour se nourrir ou s'héberger c'est sûr que c'est compliqué d'atteindre cette notion de bonheur. Mais quand on a trop d'argent, je dirai que c'est comme une drogue et qu'on cherche à en avoir toujours plus et finalement on se perd complètement avec cette notion de l'argent et on arrive plus à trouver du bonheur.

Vanessa

On dit souvent que l'argent ne fait pas le bonheur, mais dans notre société, il semble pourtant très important pour être heureux. Alors, est-ce que l'argent peut vraiment nous rendre heureux ?

Tout d'abord, avoir de l'argent peut améliorer notre vie. Il permet de se loger correctement, de manger, de voyager ou encore de faire des activités que l'on aime. Quand on manque d'argent, on peut avoir beaucoup de problèmes et être inquiet pour son avenir. Dans ce cas, avoir plus d'argent peut donc apporter une certaine tranquillité.

Mais l'argent ne permet pas forcément d'être heureux. On peut avoir beaucoup d'argent et pourtant se sentir seul ou malheureux. Par exemple, une personne riche peut avoir tout ce qu'elle veut matériellement, mais manquer d'amis ou de relations avec sa famille. L'argent ne peut donc pas acheter certaines choses importantes comme l'amitié, l'amour ou la confiance.

De plus, lorsqu'on possède déjà beaucoup de choses, on peut toujours vouloir davantage. On risque alors de ne jamais être satisfait et de chercher constamment à gagner plus d'argent.

Finalement, l'argent peut contribuer au bonheur, surtout lorsqu'il permet de vivre correctement et sans trop de difficultés. Mais il ne suffit pas à lui seul pour être heureux. Le bonheur semble donc dépendre aussi de nos relations avec les autres, de notre liberté et de notre capacité à être satisfait de ce que l'on possède.

Arda

Qui suis-je ?

Cette question est extrêmement complexe puisque jamais personne dans le monde n'a réussi à apporter une réponse claire, les philosophes, les politiciens, les psychologues, les physiciens... ont tous cherché sans trouver de réponse.

Cette question est ambiguë : le "qui" renvoie à quel moi ? Le moi de maintenant, celui d'il y a cinq ans ou celui dans cinq ans, dans une semaine, dans une seconde ? Puis le "moi" est-il constant, identique dans le temps ? Et le "je" fait référence à notre identité, mais qu'est-ce qui fait notre identité ? Est-ce ma pensée, est-ce mes idées, est-ce mes actions, est-ce mon physique ? Cette question est donc complexe puisqu'il y a énormément d'autres questions qui peuvent en découler. Il y a aussi de nombreux, très nombreux paramètres à prendre en compte : nos humeurs, nos envies, nos émotions, notre style... Ce qui rend très difficile l'explication et la compréhension de nous-mêmes.

Il existe un autre écueil : il est presque impossible de sortir de soi-même pour prendre du recul et mieux s'observer depuis l'extérieur. De plus, nous sommes en changement constant, chaque jour, chaque minute, chaque seconde nous sommes différents.

Je pense que pour répondre à cette question il faudrait une analyse complète de nous-mêmes et de toute notre vie passée et recommencer à chaque seconde qui s'écoule indéfiniment puisque nous changeons tout le temps. C'est donc un paradoxe philosophique.

"Je pense donc je suis" disait Descartes, ce qui constitue la base de nous-mêmes car nous existons réellement grâce à notre conscience qui nous permet de penser. Ce qui détermine qui l'on est, c'est donc notre conscience, celle qui existe en chacun de nous, celle qui nous unit et celle qui nous différencie. Je sais que je suis un humain animé par la vie, par de nombreuses émotions, par des humeurs, par des idées et beaucoup d'autres choses très complexes. Cette conscience nous permet à tous d'acquérir des valeurs morales (contrairement aux animaux), des convictions...cependant, tout cela est très différent d'un individu à l'autre.

Je suis donc un être en perpétuelle construction à travers mes actions, mes pensées et mes relations avec les autres, ce qui me modifie, me construit et me transforme à chaque instant.

Lucas LAÏLY

NDLR : Merci à Lucas pour ce portrait mouvant du « moi », qui permet de déconstruire l'image que nous aimons nous faire de notre identité comme quelque chose de stable et défini, qui a de la valeur voire de l'honneur à défendre, et qui constitue pour tout un chacun le centre du monde... Mais il est vrai que si nous y regardons d'un peu plus près, non seulement nous nous apercevons, comme le disait cruellement Pascal, de la petitesse de notre condition, mais aussi du caractère insaisissable de notre identité. A l'heure où l'intelligence artificielle nous donne l'illusion d'avoir une identité, un moi d'où elle puisse nous parler, on serait en droit de se demander si nous ne sommes pas nous non plus victimes d'une illusion semblable : et si, derrière nos états d'âme, il n'y avait pas d'âme ? Et si, derrière nos idées, nos valeurs, nos convictions ou nos colères, il n'y avait en réalité que la complexité de nos réseaux neuronaux, eux-mêmes alimentés par le tréfonds de nos viscères ? Voilà qui rend plus modeste. Ou fou ?

La Feuille de philo te tend la main :

si tu veux tout comprendre à Platon ou Heidegger, ou si tu veux converser tranquillement avec un philosophe du passé, et bien c'est possible ! Il suffit de te rendre sur ce site commis par un prof de philo :

<https://philogpt.v mirebeau.fr/> . A consommer avec modération car c'est de l'IA, mais tu vas voir, c'est bluffant !